

Frédégonde d'Ernest GUIRAUD et Camille SAINT-SAËNS
Représenté pour la première fois à l'Opéra de Paris, le 18 décembre 1895

Frédégonde
Drame lyrique en 5 actes

Louis GALLET

ACTE I

Paris. Dans le palais des Thermes. Vaste salle d'architecture gallo-romaine. Murs et piliers peints. Meubles et étoffes d'Orient et d'Espagne. Ça et là, anciens meubles et sièges gaulois. Au fond, les jardins. Foule brillante et nombreuse, Leudes austrasiens, seigneurs goths, nobles gallo-romains en riches costumes. Parmi eux, le poète Fortunatus, les bras couverts d'anneaux, les doigts chargés de bagues, d'une élégance affectée contrastant avec la rudesse d'aspect et le luxe barbare des leudes. Groupe de femmes aux tresses nouées de cordons d'or, d'argent et de pourpre.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CHŒUR, par groupes

Brunhilda va venir ! Les leudes d'Austrasie,
Les seigneurs goths et les nobles romains
Ont remis leur sort en ses mains !

Librement nous l'avons choisie !
Elle est maîtresse de Paris
Et la Gaule entière l'acclame !

FORTUNATUS

Jamais souveraine ni femme
Si fort et si vite n'a pris
Nos yeux, notre esprit et notre âme !

LE CHŒUR

Elle est maîtresse de Paris !
Fortunatus, allons, poète,
Elle vient !... Que ta voix la fête,
Que tes vers l'honorent pour nous !

SCÈNE II

Brunhilda paraît. Elle descend lentement en scène avec quelques femmes de sa suite.

FORTUNATUS, LE CHŒUR, *sur son passage*
Hommage à Brunhilda !

Elle s'est assise, à demi étendue, sur un siège bas, chargé de coussins, ses femmes groupées autour d'elle. Fortunatus s'approche et s'arrête ensuite comme saisi d'une respectueuse crainte. Elle l'encourage d'un sourire.

FORTUNATUS

Reine, je vous supplie
De permettre qu'ici devant tous je publie
Des mérites qu'Orphée eût chantés à genoux !
(*Geste lent et doux de Brunhilda. Fortunatus, qu'on entoure, vient plus près encore de Brunhilda, tire de sa ceinture ses tablettes et déclame, en y jetant de temps en temps un rapide coup d'œil*)
L'Amour a dit à sa mère :
« Un trésor nous est venu,
Tel que le ciel et la terre
N'en auront jamais connu !
C'est la Beauté souveraine
Triomphante au mont Ida !
C'est la sagesse sereine,
C'est la Vertu, c'est la Reine
Brunhilda ! »

Vénus alors la contemple
Et s'extasie à son tour.
Tous les dieux suivent l'exemple
De Vénus et de l'Amour.
Ils admirent cette grâce,
Ce front radieux, plus clair

Qu'une étoile de l'espace,
Qu'une perle de la mer ;
Et l'éclat de cette joue,
Ce visage parfumé,
Où, parmi les lis, se joue
Le feu des roses de mai !
Et leur foule prosternée
Proclame que, pour Paris,
Une autre Vénus est née,
Plus douce encore que Cypris !

BRUNHILDA, *souriante*
Fortunatus est maître en l'art de flatteries ;
Si j'en croyais ses paroles fleuries
Et les promesses de ses vers,
Je dicterais d'un mot mes lois à l'univers.
Hélas ! il n'en est rien. Ma puissance est fragile !

FORTUNATUS
Sigoald tient pourtant, prisonniers dans leur ville,
Dans Tournai, vos deux cruels ennemis...

BRUNHILDA
Hilpéric !... Frédégonde !... Oui, leur chute est prochaine
Et de leur crime ils porteront la peine :
On va me les livrer, humiliés, soumis !...
(*Énergiquement*)
Morte par eux, ma sœur par moi sera vengée.

Hélas ! rien ne l'a protégée :
Ni sa beauté ni sa candeur.
Cruellement ils l'ont meurtrie
En sa fragilité de fleur !

De Tolède, notre patrie,
Vers Hilpéric, roi de Neustrie,
Elle venait, la joie au cœur,
Et dans la couche nuptiale
Un an à peine elle a dormi !

On avait prononcé la sentence fatale
Dont toute la Gaule a frémi !
Ma sœur mourait, l'impure Frédégonde
Dans les bras d'Hilpéric riait et triomphait !
(*Ardemment*)
À la face du ciel, à la face du monde,
Vous m'avez tous juré de punir ce forfait !

TOUS, *sauf Brunhilda*
Ah ! meure Hilpéric ! meure Frédégonde !
Oui, nous tiendrons notre serment,
Et nous les frapperons impitoyablement !
Frappez-les ! Ah !

BRUNHILDA
Seigneurs goths, comtes, ducs, patrices,
Fermes soutiens de mon pouvoir,
Vous ferez, je le sais, selon votre devoir !

LES FEMMES
Oui, vous ferez votre devoir !

LES HOMMES
Oui, nous ferons notre devoir !

BRUNHILDA
Mais ce n'est pas le jour des suprêmes justices !
Aujourd'hui, nul grave souci
Ne doit troubler la paix que nous goûtons ici.

À travers les jardins, sous les étoiles claires,
Allez, enivrez-vous de la douceur du ciel !
Au son des musiques légères,
Videz vos coupes d'hydromel !

(Symphonie. Des serviteurs présentent aux leudes et aux seigneurs goths et gallo-romains des cornes à boire et des coupes. Soudainement, le son rauque de la trompe gauloise retentit au dehors. Peu après, les soldats du palais viennent en scène, Brunhilda s'est levée, inquiète.)

SCÈNE III

VOIX, *au dehors et au fond, mouvement dans les masses*
Alerte ! Alerte !...

BRUNHILDA
Qui vient là ?

(Des leudes et des soldats du palais paraissent dans le plus grand trouble.)

DEUX LEUDES et DEUX SOLDATS
Toute la ville
S'enfuit loin des remparts soudainement surpris.
Les Neustriens sont entrés dans Paris !

BRUNHILDA
Ah ! lâcheté !... trahison vile !...

DEUX LEUDES et DEUX SOLDATS
Sigoald...

LE CHŒUR
Sigoald !

DEUX LEUDES et DEUX SOLDATS
... nous a trahis,
Gagné par Frédégonde !...

BRUNHILDA, *avec un sentiment de stupeur*
Elle ! ma prisonnière !...

DEUX LEUDES et DEUX SOLDATS
Elle s'avance à la droite du roi ;
Elle vient, insolente et fière !
Écoutez ces clameurs d'effroi !...

BRUNHILDA, *frappée, puis avec un grand trouble*
Elle ! à moi, mes vaillants, à moi !

(Les leudes, les seigneurs goths et gallo-romains se rangent autour d'elle.)

LE CHŒUR, où dominent les leudes, avec des acclamations, répétant comme un cri de bataille le nom de Brunhilda

Guerre ! guerre !

Debout ! Debout tous ! Au rempart.

Il est trop tard !

Une foule reflue du fond sur la scène. Il y a des soldats du palais, des femmes, etc. Derrière eux, apparaît bientôt Hilpéric. Dès la porte, il étend sur la foule tumultueuse des leudes son bâton royal orné d'une petite lance d'or en forme de lis. Le tumulte s'apaise. Après Hilpéric, Frédégonde paraît, puis tous les leudes neustriens. Mérowig ne vient qu'ensuite. Il reste d'abord confondu parmi les Neustriens.

SCÈNE IV

HILPÉRIC, d'un accent très doux, très perfide, à Brunhilda

Ma sœur, ne craignez rien. Vous redoutez peut-être

La rigueur d'un captif redevenu le maître !...

Non !... Je vous traiterai

Sans courroux et sans haine,

Comme il convient qu'on fasse d'une reine.

BRUNHILDA, de haut

Vous êtes le plus fort ; je vous obéirai !

(Avec un mépris éclatant)

Mais devais-tu m'accabler davantage,

Ne pouvais-tu m'épargner cet outrage,

Ô roi,

D'entrer dans mon palais en trainant après toi

La débauche et le crime, en un mot, cette femme !

(Mouvement d'Hilpéric que Frédégonde apaise d'un geste et d'un sourire)

FRÉDÉGONDE, avec une pitié hautaine. Lentement

La haine aveugle est dans son âme.

Qu'importe sa fureur ! Ne lui répondez pas,

Mon cher seigneur. Les leudes étaient las

D'obéir à cette étrangère

Dont vous avez brisé le pouvoir éphémère.

Laissez passer le flot de sa colère.
Pardonnez-lui. Je lui pardonne, moi !

HILPÉRIC, *à Brunhilda*
L'Austrasie a besoin d'un roi
Qui lui rende sa force ancienne !
Conservez le titre de reine,
Vous n'en aurez plus le pouvoir.
En vous en dépouillant, j'accomplis un devoir

BRUNHILDA, *défaillante, succombant à la honte, à la colère. À elle-même, au milieu de ses femmes*
Mon royaume usurpé ! Ma sœur qu'ils ont tuée !
Et dans son propre lit, cette prostituée !
Ah ! qui me vengera ?

HILPÉRIC, *poursuivant*
Vous irez à Rouen,
Pleurer dans l'ombre d'un couvent,
Vos fautes, vos erreurs, cette guerre civile
Qu'enfanta votre orgueil, tout ce sang inutile
Entre nous répandu !
Le prince Mérowig jusque dans cet asile
Vous conduira.
(Se tournant vers le groupe de ses leudes. À l'appel du roi, Mérowig s'avance)
Mon fils, viens ! Tu m'as entendu !
(Lui montrant Brunhilda)
Elle est ta prisonnière.
Rien ne doit te fléchir, ni larmes, ni prière.
(Les yeux de Mérowig se fixent sur Brunhilda.)

MÉROWIG, *simplement*
J'obéirai, mon père.

HILPÉRIC, *à Frédégonde*
Aux nôtres tout son or,
Le palais, le trésor !
(Fièrement)
Moi, j'ai, pour ma part, Paris même !

FRÉDÉGONDE, *méchamment, désignant Brunhilda*
Moi, je ne veux qu'un diadème :
Celui-là, si bien ciselé
Par ces artistes goths dont on m'a tant parlé !

(Grand mouvement d'indignation et de révolte de Brunhilda. Suivant le regard de Frédégonde, Hilpéric fait un signe impérieux aux femmes de Brunhilda terrifiées. Elles lui enlèvent lentement son diadème, L'une d'elles le reçoit. Hilpéric le prend et le place sur la tête de Frédégonde radieuse. Tous ces divers mouvements s'exécutent pendant ce qui suit.)

BRUNHILDA
Chaque parole m'humilie,
Chaque trait me va jusqu'au cœur !

MÉROWIG, *vers elle*
Ah ! qu'elle est belle en sa douleur,
Inclinant sa face pâlie
Ainsi qu'une mourante fleur !

HILPÉRIC, *amoureusement*
Toi, règne, ô ma beauté ; ton maître
Met son orgueil et son bonheur
À te soumettre
Sa volonté comme son cœur.

FRÉDÉGONDE, *au roi*
Quelle fierté remplit mon être,
Près de vous, glorieux vainqueur !

LES LEUDES AUSTRASIENS, *et tous ceux qui entouraient Brunhilda à la scène première, sombres, contenus*
S'il faut aujourd'hui se soumettre
(*À l'intention d'Hilpéric*)
Demain, nous t'écraserons, traître.
Lâche vainqueur !

HILPÉRIC, *aux Leudes Neustriens*
Et maintenant, pour prix des fatigues passées,
Leudes, à vous l'or, les bijoux !

Et les richesses amassées
En ce palais ! Ici tout est à vous !

LES NEUSTRIENS, *avec de grands cris*
À nous ! pour prix des fatigues passées,
À nous l'argent, l'or, les bijoux.
Tout est à nous !

Et les richesses amassées
En ce palais, tout est à nous !
Ici tout est à nous !

(Ils se précipitent de toutes parts. Les vases d'or, les armes, les objets précieux rangés dans la salle, sont saisis par toutes les mains. Brunhilda demeure dans une prostration douloureuse au milieu de ses femmes. Attitude orgueilleuse et triomphante de Frédégonde qui prend place sur le siège royal, au milieu des hommages et des génuflexions. Contemplation muette de Mérowig.)

ACTE II

Les jardins du palais des Thermes. Ces jardins s'étendent jusqu'à la Seine. Panorama de Paris en l'Île avec ses tours massives, ses maisons basses, son pont en lourdes charpentes. Au-delà, vers la gauche, collines boisées, couronnées de quelques édifices antiques à demi ruinés. Villas parmi les arbres, entre la Seine et les collines.

SCÈNE PREMIÈRE

Dans les jardins en fleurs passe lentement et mélancoliquement Brunhilda. Brève symphonie durant laquelle paraît Mérowig, suivant, observant la reine, sans oser s'approcher d'elle. Brunhilda disparaît sous les arbres et demeure hors de vue pendant ce qui suit.

MÉROWIG, *en scène*

Son front porte le poids d'une sombre pensée.
Elle passe, hautaine et si douce pourtant !
Et je n'ose toucher à cette âme blessée,
Et je vais, l'esprit hésitant !

Des mots amers se pressent sur sa bouche,
Ou bien, elle reste farouche,
Dans un silence dédaigneux.
Et toujours je subis le charme de ses yeux !

Il faut cependant que j'oublie
La force étrange qui me lie
Et que je fasse mon devoir !
A l'ordre de mon père il faut que j'obéisse.

Ô cruel et divin supplice !
Elle est ma captive et je suis en son pouvoir !

(À ce moment, Brunhilda reparait, revenant en scène, toujours lente et pensive. Elle ne voit pas d'abord Mérowig. Ce dernier s'approche enfin.)

MÉROWIG, *doucement*
Reine !...

BRUNHILDA, *surprise*
Vous !

MÉROWIG

Ah ! si j'ai troublé vos rêveries,
Pardon !... je m'éloigne...

BRUNHILDA, *simplement, le retenant d'un geste*

Restez !...

Ma souffrance s'apaise à compter vos bontés.
C'est à vous que je dois ces retraites fleuries
Qui me font douce la prison.

Devant ce clair et riant horizon
De mon Paris si gai, sur cette verte rive,
Je puis oublier que je suis captive
Et que vous êtes mon geôlier

MÉROWIG

Que ne puis-je aussi l'oublier !

BRUNHILDA, *avec émotion*

Oui, vous n'avez pas de rudesse,
Vous accomplissez doucement
L'inexorable jugement.
J'en suis touchée en ma détresse.

MÉROWIG, *à part*

Cette voix, suave caresse,
M'est un céleste enchantement.
(*À ce moment, un serviteur se présente. Le jour baisse.*)

SCÈNE II

UN SERVITEUR

Le noble Landéric !

MÉROWIG, *à part*

Lui ! lui !... que vient-il faire ?
(*À Brunhilda*)
Un leude envoyé de mon père !

BRUNHILDA, *malgré un geste de Mérowig pour la retenir*

Adieu, seigneur !

(Elle s'éloigne vers le fond. Fausse sortie. Pendant que le serviteur se retire et reparait aussitôt avec Landéric, Mérowig cherche des yeux Brunhilda qu'on aperçoit encore au fond et qui n'est pas vue de Landéric.)

LANDÉRIC, *en scène*

Un mandement du roi

Très noble prince, ici m'amène.

MÉROWIG

J'écoute... Qu'attend-il de moi ?

LANDÉRIC

Il vous a confié celle qui fut la reine

Brunhilda ! vous deviez la conduire à Rouen

Où le cloître l'attend ;

Vous n'en avez rien fait et le roi s'en étonne.

MÉROWIG,

Leude, tu parles haut !

LANDÉRIC

C'est le maître en personne

Qui parle par ma voix !

MÉROWIG, *après un temps, se contenant, et d'une voix brève*

Bien ! Retourne vers lui !

Dis-lui que ce qu'il veut sera fait aujourd'hui.

(Landéric s'incline et sort. Pendant ce temps)

SCÈNE III

MÉROWIG

Il le faut !... oui... si j'attends davantage,

Ah ! c'en est fait de mon courage !

(Au serviteur resté en scène)

Préviens mes cavaliers ! Nous partirons ce soir !

(Sort le serviteur.)

(Court silence pendant lequel Brunhilda revient lentement.)

BRUNHILDA, *près de Mérowig qui ne l'a pas encore vue, et avec une expression douloureuse*

Ce soir ?...

MÉROWIG, *tressaillant*

Elle !

(La regardant)

Ah ! ces yeux pleins de larmes !

BRUNHILDA

L'espoir

Que j'avais caressé s'envole donc ! Cette heure

Est cruelle pour moi !

Ah ! ce n'est pas de la rigueur du roi,

C'est de mon repos perdu que je pleure !

Ma douleur s'accoutumait

À cette ombre, à ce silence,

La solitude me charmait |

Et je ne regrettais plus rien de ma puissance !

Pourquoi ne me laisse-t-on pas

Finir ici ma vie ?

MÉROWIG

La volonté du Roi tient la mienne asservie,

Hélas !

Et je gémiss de faire ainsi couler vos larmes !

BRUNHILDA

À mes malheurs je trouve quelques charmes

En vous voyant pitoyable à mon sort !

(Après un temps, avec fermeté)

Nous partirons ce soir !

La reine Frédégonde

Me hait d'une haine profonde

Et sait que je la hais aussi jusqu'à la mort !

Avoir pitié de moi lui serait une offense ;

Prendre contre elle ma défense

Mettrait votre pouvoir, vos jours même en danger !

Ne soyez plus pour moi qu'un étranger
Et traitez-moi comme une humble captive.
Qu'importe, après, que je meure ou je vive !

MÉROWIG

Ah ! mourir, vous !

BRUNHILDA

Ne connaissez-vous pas
Celle qu'on nomme Frédégonde ?...
Quand je serai loin des regards du monde,
À sa merci, dans ce cloître là-bas,
Ma mort lui sera bien légère.
Pardon !... je me tais !... Elle est votre mère !...

MÉROWIG, *avec éclat*

Frédégonde !... ma mère !...
Cette marâtre qui m'abhorre ! Ah ! Dieu puissant !
Elle qui verserait tout mon sang
Pour assurer à ses fils la couronne !
C'en est trop, c'est à moi qu'il faut que l'on pardonne !

BRUNHILDA

Que dites-vous ?

MÉROWIG, *avec un soudain emportement de passion*

Je dis
Que je vous demeure soumis !
Que vainement je veux que s'accomplisse
Mon devoir, mon sacrifice ;
Que j'ai trop longtemps hésité
À vous rendre la liberté ;
Que je souffre de vos alarmes
Et que je pleure de vos larmes ;
Que je vous aime enfin et que je suis à vous !
À tout jamais, à vos genoux !
Vous vous taisez ?... Mon amour vous outrage ?

BRUNHILDA, *après une lutte*

Eh bien, non ! Je ne puis davantage

Commander au trouble de mon cœur !
Oui, l'amour ici parle en vainqueur !
À quoi bon le silence ou la feinte ?
Dieu nous mène à cette union sainte !
Puisqu'il veut bénir un tel amour,
Je le dois proclamer au grand jour !
Je vous aime !

MÉROWIG

Ah ! viens ! je t'aime !
Le ciel même
S'ouvre à mes regards éperdus !
Ah ! que soient nos destins à jamais confondus !
Je t'aime !

BRUNHILDA

Viens ! Les leudes d'Austrasie
Sont campés à deux marches de Rouen.
Un message reçu ce matin me l'apprend.
Allons vers eux !... Voici l'heure choisie
Où doit triompher qui s'immole à moi !
Ah ! viens, mon bien-aimé, mon époux, mon roi !

BRUNHILDA et MÉROWIG

Ah ! viens ! je t'aime !
Le ciel même
S'ouvre à mes regards éperdus !
Ah ! que soient nos destins à jamais confondus !
Je t'aime !
Viens ! fuyons, viens ! Ah ! Viens !

ACTE III

Non loin de Rouen. À l'entrée d'un village, dont on entrevoit quelques maisons à travers les pommiers en fleurs. À droite, porche praticable d'une église faite de charpentes grossières. Devant l'église et plus loin dans la campagne, campement des leudes et des soldats austrasiens. À gauche, clôture d'une sorte de parc, indiquant le voisinage d'une habitation qu'on ne voit pas et qui est la demeure des principaux leudes austrasiens. À l'horizon, collines boisées, encaissant la vallée de la Seine. Au lever du rideau, la scène est pleine de gens en armes, foule composée à peu près des mêmes éléments qu'au début du premier tableau, mais en équipement de campagne, cuirasses, boucliers de cuir peints, francisques, framées, casques, bonnets de peau de fauves. Des soldats sont accroupis devant les tentes, jouant aux osselets ; d'autres fourbissent leurs armes. Le groupe principal en scène se compose des leudes austrasiens et des leudes neustriens partisans de Mérowig.

SCÈNE I

Les Austrasiens et les Neustriens confondent leurs rangs, fraternisant, échangeant entre eux leurs boucliers en signe d'alliance.

CHŒUR DE LEUDES NEUSTRIENS ET AUSTRASIENS

Frère, ta main dans la mienne !
Oublions la haine ancienne,
Échangeons nos boucliers !
L'Austrasie et la Neustrie
Ne formeront qu'une même patrie !
Jurons ! Nous sommes liés !
Préparons-nous à la lutte prochaine.

PREMIER GROUPE — LEUDES NEUSTRIENS

Au sort de Mérowig, l'amitié nous enchaîne.
De son père Hilpéric, nous rejetons la loi !

DEUXIÈME GROUPE — LEUDES AUSTRASIENS

Mérowig est vaillant. Brunhilda, notre reine,
L'accepte pour époux ; nous l'acceptons pour roi !
Oui !

DIVERTISSEMENT. DANSES

(À ce moment, parait au fond Fortunatus vêtu très simplement d'une tunique de laine blanche et d'un manteau sombre ; contraste très vif avec le luxe de ses

vêtements au premier acte. Deux clercs marchent à sa suite. Sur un geste de Fortunatus, ils entrent dans l'église. Quelques leudes austrasiens s'empressent avec étonnement autour de Fortunatus.)

SCÈNE II

LEUDES AUSTRASIENS, *légèrement*

Fortunatus ! quel visage sévère !
Poète si léger naguère,
Qui donc a pu changer ainsi
Ta grâce aimable en noir souci ?

FORTUNATUS, *souriant*

Amis, j'ai tant couru le monde,
Pareil à l'oiseau voyageur,
Que mon esprit, comme mon cœur,
A conçu le rêve enchanteur
Du parfait repos, de la paix profonde !
(Après un temps)
Aux pieds de Prétextat, évêque de Rouen,
Je me suis prosterné dans un pieux silence.
Dieu m'a parlé... Ma vie aujourd'hui recommence.
Le calme désiré dans un cloître m'attend.

(Prenant congé d'eux)

Que Dieu soit avec vous, nobles leudes !

(À un groupe de soldats qui se presse autour de lui, curieusement)

Passage !

Compagnons, s'il vous plait ! Je dois voir à l'instant

La reine et le prince...

(Au moment où il se dirige vers l'enclos de gauche, Mérowig et Brunhilda apparaissent à l'entrée de cet enclos, venant ensemble, suivis d'autres leudes, de seigneurs gallo-romains et goths, de femmes de la suite de Brunhilda. Des paysans et des femmes du village paraissent presque en même temps. À la vue de Mérowig et de Brunhilda, Fortunatus s'avance vers eux et s'incline humblement.)

SCÈNE III

MÉROWIG, *après le mouvement de scène sur la symphonie, avec impatience, à Fortunatus qui demeure un instant silencieux, dans une altitude respectueuse*
Ah ! Parlez !

FORTUNATUS

Votre message,
Prince, fut par mes soins remis à Prétextat,
Cette nuit même !
Il le lut devant moi, puis longtemps il resta
Pensif, comme accablé d'une tristesse extrême !

MÉROWIG, *à Brunhilda*

Il redoute mon père et Frédégonde.
(*À Fortunatus*)
Ami,
Viendra-t-il ?

FORTUNATUS

Il viendra, seigneur, je le précède
De peu d'instant...

MÉROWIG

Il faudra bien qu'il cède
À notre cher désir.

BRUNHILDA, *avec orgueil, montrant les leudes et les soldats qui les entourent*

Que craindrait-il parmi
Les guerriers de nos deux armées !
(*Avec éclat, à la foule qui, peu à peu, s'est massée autour d'elle*)

MÉROWIG

Leudes, plantez en terre vos framées
En rangs pressés, telles que des épis !
Femmes, jetez, comme un riant tapis,
Des fleurs au seuil de l'église rustique.
De rameaux verts parez le noir portique !
Fêtez ce jour !

BRUNHILDA

Je n'ai plus ni cité,
Ni palais, ni couronne, que m'importe,
(*Prenant la main de Mérowig*)
Mon bras s'appuie à ce bras redouté
Comme mon âme à cette âme plus forte !
Tout renaîtra d'un glorieux hymen !
Fêtez ce jour ! Vous combattrez demain !

LES LEUDES et LES GUERRIERS, *élevant leurs framées*
Préparons-nous à la lutte prochaine !
Nous combattons demain.
Au sort de Mérowig, l'amitié nous enchaîne !

LES FEMMES, *puis avec BRUNHILDA ET MÉROWIG*
Vous combattrez demain !

FORTUNATUS

Voici le saint évêque !

LA FOULE

À ses genoux,
Très humblement inclinons-nous !
À genoux !

(On se prosterne sur le passage de Prétextat qui vient, monté sur une mule blanche, tenue en main par deux valets d'église. L'évêque est vêtu assez richement. Derrière lui, des clercs portent la mitre, la crosse pastorale, la croix et le flambeau. Il met pied à terre, prend en main la crosse sur laquelle il s'appuie pour venir en scène. Mérowig s'est approché de lui avec un affectueux respect. Brunhilda demeure un peu en arrière.)

SCÈNE IV

PRÉTEXTAT, à Mérowig

Ô toi que j'ai tenu sur les fonts du baptême,
Tu sais bien que je t'aime
Comme mon propre enfant !

Mais l'amour paternel que je porte en mon âme

Ne doit pas m'aveugler sur ce que Dieu défend.
Or, aux vœux de ton roi te voilà résistant !

Tu subis, ô mon fils, le charme d'une femme,
Et ce profane amour te tient en son pouvoir.
Renonce ! va ! remplis un douloureux devoir.
Je suis venu vers toi, cédant à ta prière,
Mais j'y suis venu tristement,
Car je te vois t'armer contre ton père
Et braver son ressentiment.

MÉROWIG, *vivement*

Prêtre, je ne suis pas armé contre mon père,
Mais contre celle-là qui dirige son bras :
Frédégonde !

BRUNHILDA

Oui, tout fut conduit par elle !
Ses crimes, faut-il qu'on te les rappelle ?

TOUS DEUX

Elle nous hait ! Ne nous repousse pas !...
(*Avec supplication*)
Notre amour est de ceux à qui le Ciel pardonne.
Consacre cet amour, prêtre, tout te l'ordonne :
L'éternelle équité,
L'éternelle bonté !

PRÉTEXTAT

Je parle au nom des lois devant qui tout s'incline !

MÉROWIG et BRUNHILDA, *plus hautement*

Et nous, au nom de Dieu, de qui vient toute loi !

LES LEUDES, *rudement*

Évêque, soumets-toi !

PRÉTEXTAT, *à Mérowig*

Ne tente pas la vengeance divine !
Dans la nue ont paru des signes menaçants.

La mort est sur toi !... Je pressens
Après un court triomphe, une chute profonde !

MÉROWIG, *avec véhémence*
Fort de mon amour, seul, je braverai le monde !

BRUNHILDA
Si quelqu'un doit tomber, par la foudre écrasé,
Songe donc que, là-bas, l'infâme Frédégonde
Reste impunie encor du mal qu'elle a causé.
Bénis notre union, prêtre, tout te l'ordonne !

MÉROWIG, *douloureusement, avec reproche, à Prétextat*
Celui qui dit m'aimer comme un fils, m'abandonne !
En qui puis-je avoir foi ?

LES LEUDES et BRUNHILDA, *en même temps*
Évêque, soumets-toi !

PRÉTEXTAT, *avec émotion*
Ma faiblesse pour vous me doit être funeste :
Qu'il soit fait, cependant, ainsi que vous voulez !
(*Leur montrant l'entrée de l'église*)
Vous que je dois unir en cet instant, allez !
Implorez humblement la clémence céleste.

(Brunhilda et Mérowig se tenant par la main marchent vers l'église. L'évêque les suit, avec ses clercs, dans le même ordre qu'à l'entrée, Fortunatus est auprès de l'évêque. Les leudes et les seigneurs goths et gallo-romains pénètrent lentement dans l'église. Les soldats et la foule se pressent au dehors, debout ou à genoux, tournés vers le porche. Symphonie. Marche. Quand tout le monde est placé selon l'indication précédente, Orgue et chœur religieux dans l'église. Chant du Pange Lingua (dont les paroles sont de Fortunatus). Le chant, d'abord éclatant, se perd peu à peu dans l'éloignement. Alors reparaisent sous le porche Fortunatus et des clercs portant des corbeilles pleines de pain. Des seigneurs goths suivent avec des escarcelles pleines de sous d'or qu'ils jettent à la foule.)

VOIX D'ENFANTS, *dans l'église*
Pange, lingua, gloriosi
Corporis mysterium

Sanguinique pretiosi,
Quem in mundi pretium
Fructus ventris generosi
Rex effudit gentium.

LE CHŒUR
Amen

FORTUNATUS
Largesse au peuple ! ont dit les deux époux ! Largesse !

LES CLERCS et LES SEIGNEURS GOTHS
Partagez-vous le pain et les sous d'or !

LA FOULE
Que la sérénité, la force et la sagesse
De ceux qui vont s'unir soit le commun trésor !
Que Dieu bénisse leur tendresse.

LES CLERCS et LES SEIGNEURS GOTHS
Largesse ! Largesse !
Partagez-vous le pain et les sous d'or.

(Le chant de Pange Lingua se rapproche pendant que Fortunatus et ceux qui l'accompagnaient se retirent. À l'horizon, sur les collines, s'allume un feu lointain, comme une étoile ; un autre feu plus proche brille ensuite, puis un autre, puis un quatrième, La foule s'émeut. Des voix s'interrogent et se répondent.)

VOIX D'ENFANTS, *dans l'église*
Pange, lingua, gloriosi
Corporis mysterium
Sanguinique pretiosi,
Quem in mundi pretium
Fructus ventris generosi
Rex effudit gentium.

QUELQUES VOIX DANS LE CHŒUR
Un signal ! un signal ! Ah ! là-bas... la colline,
De feux nombreux s'illumine !
Quel danger plane sur nous !

(Sous le porche de l'église reparaissent Mérowig et Brunhilda.)

TOUT LE CHŒUR, à leur rencontre

Salut aux glorieux époux !

(Les leudes étendent leurs épées nues pour former comme un abri sous lequel passent pour venir en scène, Mérowig et Brunhilda.)

LES HOMMES

Sous la voûte de nos glaives,

Passez, l'esprit rassuré.

LES FEMMES, en même temps

Dans la douceur de vos rêves,

Allez, le cœur enivré !

TOUS LES GROUPEs, à Brunhilda

Plus de tristesse et de larmes

Reine, plus d'effroi !

(À Mérowig)

Pour le succès de nos armes

Mérowig est roi !

(Brunhilda et Mérowig sont en scène. Les épées se lèvent autour d'eux aux acclamations répétées des soldats et des leudes, frappant sur leurs boucliers.)

Gloire à Mérowig !

(Sur le silence qui suit les acclamations, des appels de voix très lointaines se font entendre, puis se rapprochent peu à peu.)

QUELQUES VOIX, au fond

Gardez-vous !

Dans le val, sous les bois, sur la lande,

L'appel de nos guerriers se répond.

(Au loin)

Gardez-vous !

MÉROWIG

Les soldats neustriens, que Landéric commande,

Marchent sur nous !

LES CORYPHÉES, *à peu de distance*
Gardez-vous ! gardez-vous !...

MÉROWIG
Amrah ! Amrah !

LE CHŒUR
Amrah !

MÉROWIG
Gaulois et Francs, de notre cri de guerre
Nous saluerons la lumière du jour !
Laissons dormir notre colère
En cette nuit d'allégresse et d'amour !

Aïeux, puissants comme des chênes,
Apparaissez, demain, entre nos rangs,
De vos clameurs, aux batailles prochaines,
Encouragez les forts ! Souriez aux mourants !

Avec la framée et la hache,
À travers le carnage et l'effroi,
Achevons la sanglante tâche,
Faisons triompher notre droit !

LE CHŒUR
Amrah ! Amrah ! Amrah !
Bref soit le temps des doux épithalames.
Demain, au clair soleil, les claires lames !
Amrah !
Célébrons gaiement cet hymen !
Demain
Nous serons prêts pour la bataille,
Amrah !
Selon le hasard des combats,
Là-bas,
Nous battons chemin et broussailles !
Amrah !
Nous irons forcer dans son antre

La louve Frédégonde, et nous
L'amènerons à vos genoux !
Amrah !
À nous les dés ! Que l'or roule !
Que, cette nuit, le vin coule,
Demain, le sang coulera !
Amrah !
À pleines cornes, à plein ventre,
Buvons, mangeons !
À plein gosier, chantons !
Amrah !

ACTE IV

Chez le Roi, au palais des Thermes. Une partie de la salle vue au premier acte avec le siège royal à une autre place.

SCÈNE I

Au lever du rideau, le Roi est seul, dans une sombre rêverie. Frédégonde soulève la draperie, vient en scène, sans que le roi la remarque, et s'agenouille devant lui. Une marche guerrière, entremêlée de clameurs, se fait entendre au dehors, dès le commencement de la scène, et continue durant ce qui suit. Le roi voit enfin Frédégonde ; son visage s'éclaire, il lui parle avec tendresse.

HILPÉRIC

Ô Frédégonde, ô ma beauté !
Ta venue est douce à mon âme !

FRÉDÉGONDE

Aucun n'offense en vain ta haute majesté.
Tout ton peuple t'acclame.
Toute voix maudit le fils révolté !
Comme dans un souffle d'orage,
Devant ton armée il a fui !
(Le regardant profondément)
Et maintenant, qu'ordonnes-tu de lui ?

HILPÉRIC, *lentement, comme absorbé*
Mérowig ! Je ne puis oublier son outrage :
Si Dieu ne l'en punit, moi, je l'en punirai.

FRÉDÉGONDE

On sait qu'après sa rapide défaite,
Il est allé chercher une retraite
À Saint-Martin.

HILPÉRIC

Lieu d'asile sacré !

FRÉDÉGONDE

Il est, là, sous ta main !

HILPÉRIC

Eh bien ! qu'il y demeure !
Que, repentant, il y pleure
Le crime qu'il a commis !
Ne me parle plus de mon fils !
(*La retenant près de lui*)
Tu portes en tes yeux la volupté suprême,
Et le ciel est en toi que j'aime !
Ne me parle de rien qui ne serait pas toi !
Je veux tout oublier : la gloire et la colère,
Le souverain, le père !
Laisse-moi dans mon amour m'enfermer,
Laisse-moi t'aimer !
Donne tes mains, tes bras, toute ta beauté pure ;
Laisse en ta fauve chevelure
S'égarer mes doigts frémissants !
À jamais tu m'as pris et mon âme et mes sens,
Et ma joie est de te le dire,
Et de l'étreinte de tes bras,
Et de l'éclair de ton sourire,
Mon cœur ne sera jamais las !

FRÉDÉGONDE, *dure, farouche, le quittant*
Pourquoi parler ainsi, toi qui ne m'aimes pas ?

HILPÉRIC

Ne pas t'aimer !

FRÉDÉGONDE

On dit que je suis belle ;
Toi-même, tu le dis ; mais tes discours sont vains,
Toute cette beauté mortelle
N'est rien qu'un jouet dans tes mains.
Il suffit qu'elle se flétrisse
Pour que ma royauté périsse !

HILPÉRIC

Ah ! tais-toi ! Ton amour est un feu dévorant !

FRÉDÉGONDE, *âprement*

Je ne suis qu'une esclave et je sais bien mon rang !
Je t'ai donné des fils qui, devenus des hommes,
Se verront un jour méprisés de toi !
C'est Mérowig qui sera roi !
Celui-là que toi-même nommes
Un révolté ! Tu lui pardonneras !

HILPÉRIC

Assez ! N'irrite pas la fureur paternelle !

FRÉDÉGONDE, *toujours plus ardemment*

Tu lui pardonneras...
S'il t'en laisse le temps, car tu n'ignores pas
Que, tout à cette femme et dirigé par elle,
Il conspire ta perte et compte régner seul
Sur ces vastes domaines
Que tes frères et toi tenez de son aïeul !

HILPÉRIC

Eh ! le sang n'est pas figé dans mes veines !
Qui tenterait cela serait un homme mort !
Va ! d'un ambitieux je briserai l'effort !

FRÉDÉGONDE, *sombre, comme à elle-même*

Cela ne suffit pas... mes fils !...

HILPÉRIC

Ah ! Frédégonde,
Oublions et nos fils et le monde ?

FRÉDÉGONDE

J'avais raison ! tu vois bien !
Mes fils pour toi ne sont rien !
Ah ! tu prétends m'aimer quand devant toi ne compte
Pas plus ma fierté que ma honte !
Adieu ! va ! va seul à ce festin
Où tous les leudes, ce matin,
S'assemblent pour célébrer ta puissance !
Ma place est dans l'ombre, et c'est mon destin

De souffrir, chaque jour, quelque nouvel outrage !
Adieu !

HILPÉRIC

Reste ! Ne pleure pas !
Ta volonté n'est-elle point la mienne ?
Que t'ai-je fait ?

FRÉDÉGONDE

Hélas !

HILPÉRIC

Parle ! Je t'aime !

FRÉDÉGONDE

Ah ! si tu dis vrai, que j'obtienne
Ce que je trouve juste et que j'ordonnerai.
Jure-le ! jure-le !

HILPÉRIC

C'est juré !

FRÉDÉGONDE, *trionphante, puis impérieuse*

Maintenant, mon âme est tranquille !
Tu prendras Mérowig, par ruse, en son asile ;
Tu l'en arracheras !

HILPÉRIC, *épouvanté*

Sacrilège !

FRÉDÉGONDE, *froidement*

Pourquoi ?

Dieu t'arme doublement contre lui. Père et Roi,
Tu peux tout !... Veux-tu donc hasarder ta couronne ?

(Après un temps)

Tu le déclareras déchu du droit au trône,
Et tu l'enfermeras dans un cloître à jamais !

Jure !

(Il garde le silence.)

Hésiterais-tu si vraiment tu m'aimais ?

Me ferais-tu cette sanglante injure ?

HILPÉRIC, *faiblement*
Mon fils !

FRÉDÉGONDE, *avec emportement*
Mes fils aussi sont tes fils ! Jure !

HILPÉRIC
Je le jure !

FRÉDÉGONDE, *dans ses bras*
Ah ! je l'aime, ô mon noble époux !
Viens dans la joyeuse assemblée,
Où, tout ardents de la mêlée,
Nos guerriers se liguent pour nous !
Viens ! En mon cœur plein d'allégresse,
Je sens s'exalter, tour à tour,
Mon amour, fier de ton ivresse,
Mon orgueil, fort de ton amour !

HILPÉRIC
À toi ma beauté, sans retour.
Ah viens, divine enchanteresse.
En tes mains j'abdique en ce jour !
Ah viens, belle enchanteresse.
Rien ne m'est vrai que mon ivresse.
Rien ne m'est cher que ton amour !

ACTE V

L'asile de Saint-Martin. Limite de l'enceinte privilégiée à laquelle l'église de Saint-Martin communique son droit d'asile ; cette limite est déterminée par une statue du saint, grossièrement taillée, qui s'élève sur un pilastre vers le milieu de la scène. Du même côté, bâtiments s'appuyant à l'église et servant d'habitations aux réfugiés. Entre ces bâtiments et l'enceinte de l'asile bornée par la statue, petits jardins qui se continuent au fond autour du chevet de l'église. Cette église est du type de « ces premières basiliques de bois, alors communes dans toute la Gaule, et dont la construction élancée, les piliers faits de plusieurs troncs d'arbres liés ensemble, les baies aiguës formées de pièces de bois arc-boutées indiquent l'origine du style ogival. On aperçoit vers le fond le sommet des édifices de Rouen, l'église de Saint-Martin étant bâtie sur les remparts de la ville. Au lever du rideau, Fortunatus est dans le jardin, soignant les fleurs, arrachant l'herbe. Costume monacal.

SCÈNE I

FORTUNATUS, *cessant de travailler, après quelques mesures*

Ô bienheureuse solitude !

Ô la seule béatitude !

Et combien l'on est plus joyeux ici

Que dans le tumulte du monde !

(Paraissent Mérowig et Brunhilda venant par le fond, l'un près de l'autre, les mains unies)

Le prince avec la reine ! Ah ! qu'ils goûtent aussi,

Dans cet asile saint, la même paix profonde !

(Il se dérobe discrètement, évitant leur rencontre, et disparaît un instant à travers les jardins.)

MÉROWIG et BRUNHILDA

En cette paisible demeure,

D'où nul ne peut nous arracher,

Attendons, sans murmurer, l'heure

Où Dieu reviendra nous chercher.

À l'ombre de la vieille église,

Laissons nos rêves nous charmer,

Goûtons cette douceur exquise

De ne vivre que pour aimer.

(Tout en marchant, ils sont venus en scène hors des limites de l'asile, Fortunatus reparait alors vivement, court vers eux)

BRUNHILDA, *à sa vue*
Fortunatus !

MÉROWIG
Ami !

FORTUNATUS
Prince ! Ah Dieu ! prenez garde !
Vous êtes hors de l'asile sacré.

MÉROWIG, *revenant sur ses pas*
Ici ?
(À Brunhilda)
Fortunatus dit vrai !

FORTUNATUS, *lui montrant la statue*
Vous le savez : qui se hasarde
Au-delà du bon saint Martin
Que vous voyez là, court vers un péril certain ;
Le premier venu peut l'arrêter. Prenez garde !

BRUNHILDA, *inquiète, entraînant Mérowig*
Rentrons.

FORTUNATUS
Le droit de Dieu s'étend sur ce jardin.
Vous y pouvez rester.

(Prétextat paraît sur le rempart, venant de la ville)

SCÈNE II

MÉROWIG, *avec un empressement affectueux, vers lui*
Ah ! Prétextat, mon père !
Mon bien cher père en Christ, que nous annoncez-vous ?

PRÉTEXTAT

Le roi, modérant sa colère,
Arrive à Saint-Martin ; il veut que devant tous,
Entre vous et lui, — C'est l'objet de sa venue,
Son message le dit, — la paix soit convenue.
(Mouvement de Mérowig et de Brunhilda)
Ne craignez rien. Ici, vous êtes au pouvoir
De Dieu seul !... Près du roi, je ferai mon devoir.
Allez en paix !

(Ils sortent. Prétextat demeure un instant silencieux, songeur, comme absorbé dans quelque muette prière. Frédégonde paraît avec une très petite suite qui demeure à distance et se joindra bientôt à celle du roi. Frédégonde vient lentement vers Prétextat. À sa vue, Prétextat va au-devant d'elle et, dans une attitude simple et digne, attend qu'elle parle.)

SCÈNE III

FRÉDÉGONDE, *après l'avoir un instant observé*
Évêque, je te sais l'ami de ces rebelles,
Mérowig, Brunhilda ! Le roi vient. J'ai voulu
Te voir d'abord.

PRÉTEXTAT

Dieu, dans mon âme a lu :
Qu'il me juge !

FRÉDÉGONDE

Quand tous se disent mes fidèles,
Quand nul ne me sert à demi,
Toi seul restes mon ennemi...
Crois-moi, Gaulois, mieux vaut ma faveur que ma haine !

PRÉTEXTAT

Je ne suis l'ennemi de personne. La Reine
N'a pas de serviteur plus fidèle que moi.
Mais quelqu'un est plus haut que la Reine : Le Roi,
Après Dieu !

FRÉDÉGONDE, *à part*

L'insolent !

(Haut, avec une douceur ironique et menaçante)

Oui, le maître t'écoute

Quelquefois !... Mieux vaudrait t'écarter de ma route,

Si tu devais lui parler contre moi.

PRÉTEXTAT

Je lui parle selon le devoir et le droit !

FRÉDÉGONDE, *contenant sa colère, d'une voix brève*

Bien ! Mérowig est là ?

(Elle montre l'asile.)

PRÉTEXTAT, *gravement*

Dans un saint lieu d'asile

Inviolable !

FRÉDÉGONDE

Il en sortira !

PRÉTEXTAT

S'il en sort,

Ce sera librement pour aller par la ville.

FRÉDÉGONDE, *à part*

Pour aller au cloître... à la mort !

(Haut)

Qu'il vienne ! Épargnons-nous tout discours inutile.

(Prétextat entre dans l'asile.)

SCÈNE IV

FRÉDÉGONDE, *seule*

Oui, pour lui le cloître et bientôt la mort !

Pour elle qui me brave

Et me méprise, esclave,

Je la veux à mes pieds prisonnière à jamais !

(Le roi paraît, accompagné d'évêques, de clercs et de leudes. Symphonie. Frédégonde va vers le roi et revient avec lui en scène. En même temps, Mérowig et Brunhilda reparassent avec Fortunatus, précédés de Prétextat. Mérowig, dans une attitude respectueuse ; Brunhilda, rigide, la tête haute. L'un et l'autre restent dans les limites de l'asile, Prétextat et Fortunatus en sont sortis et se tiennent près de la statue de Saint-Martin qui marque ces limites. Les autres personnages sont groupés à la suite, au premier plan)

SCÈNE V

HILPÉRIC, *après un temps, allant vers Mérowig resté avec Brunhilda dans les limites de l'asile*

Je te veux épargner toute parole amère,
Et pourtant tu t'es révolté.
Contre ma juste volonté !...
J'attends de toi d'abord un repentir sincère.

MÉROWIG

Je m'incline, ô mon père.
Devant votre sagesse et votre majesté.
Qu'exigez-vous de moi ?

HILPÉRIC

Sois humble, sois docile,
Sors des limites de l'asile,
Remets-toi dans mes mains.

MÉROWIG, *regardant vers Frédégonde avec défiance*

J'ai lieu de redouter les jugements humains.
Je reste entre les mains de Dieu qui me protège.

HILPÉRIC, *hypocritement*

Dieu me garde d'un sacrilège !
Sois libre de venir ou de ne pas venir.
Réfléchis cependant, et songe à l'avenir.

BRUNHILDA, *près de Mérowig, bas*

L'avenir, c'est la mort peut-être...
N'obéis pas ! n'obéis pas !

FRÉDÉGONDE, *de même au roi*
Ne faiblis pas !

HILPÉRIC, *entrant dans l'enceinte de l'asile et s'approchant de Mérowig, avec une douceur feinte*
Je ne suis plus ton maître.
Je ne suis que ton père. Embrasse-moi !

BRUNHILDA, *vers lui, avec mépris et colère*
Judas !

HILPÉRIC
Donne-moi la main, sors de cette enceinte.
Viens !

MÉROWIG, *indécis*
Si je me sou mets,
Que me promettez-vous ?

HILPÉRIC, *toujours dans le même sentiment d'hypocrisie*
Mon fils, je te promets
De n'obéir qu'à la volonté sainte
Que Dieu m'exprimera ;
De faire seulement ce qu'il décidera !

BRUNHILDA, *avec une raillerie outrageante*
La parole est habile et vague la promesse !

FRÉDÉGONDE, *agressive*
Femme, oses-tu douter quand s'engage le roi ?

BRUNHILDA, *hautaine et méprisante*
Femme, oses-tu parler quand je suis devant toi ?

FRÉDÉGONDE, *avec une rage sourde*
Ô misérable !

BRUNHILDA
Ô traîtresse !

HILPÉRIC, *à Mérowig*

Viens, suis-moi.

(Il reprend sa place hors de l'asile.)

PRÉTEXTAT, *regardant tour à tour Mérowig et le roi*

Dieu ne peut conseiller au roi que la justice

Et le pardon.

MÉROWIG, *après une dernière hésitation*

Que sa volonté s'accomplisse !

Ô mon père, jugez-moi donc !

(Il sort brusquement de l'enceinte et tombe aux pieds de son père. Mouvement de joie de Frédégonde. Le roi demeure immobile, regardant son fils comme humilié devant lui.)

BRUNHILDA, *vers Fortunatus et Prétextat*

Malheureux ! qu'a-t-il fait ? Il se perd ! il se livre !

FRÉDÉGONDE, *bas, au roi*

Le voilà sous tes pieds !

LES FEMMES, BRUNHILDA, FORTUNATUS

Qu'a-t-il fait ? Il se perd ! il se livre !

LES HOMMES, PRÉTEXTAT

Roi, prononce à présent !

FRÉDÉGONDE, *seule, toujours d'elle au roi*

Parricide, il rêvait de verser tout ton sang !

Frappe-le sans pitié !

PRÉTEXTAT, *au roi*

Jurez sur le Saint-Livre

Que vous prononcerez sans nul ressentiment.

HILPÉRIC, *se détournant sans répondre et appelant vers lui ceux de sa suite*

Évêques et docteurs, de vous, en ce moment,

J'attends le divin jugement !

Ce fils a méconnu son père,

Ce sujet a trahi son roi !

Ce forfait, qui me désespère,
Me donnerait le plus terrible droit !
Mais ma peine est trop grande et ce serait l'accroître
Que d'ordonner sa mort.
Je l'aime ! C'est mon fils ! Disposez de son sort !
Dites ce que dit Dieu ! Le pardon ou le cloître !

BRUNHILDA, *à elle-même, avec force*
Ah ! l'infâme !

FRÉDÉGONDE, *parmi les évêques et les docteurs, d'une voix à la fois pressante et menaçante*
Parlez ! parlez selon mes vœux !
Malheur à qui n'aura pas fait ce que je veux !

HILPÉRIC, *au milieu d'un silence profond, tandis que les évêques, les clercs et les leudes se concertent*
Dites ce que dit Dieu !

BRUNHILDA, *avec dérision*
Dieu !

PRÉTEXTAT, *seul, solennellement*
Le pardon !

TOUS LES AUTRES, *d'un accent très sombre*
Le cloître !
(*Moment de stupeur*)

LES ÉVÊQUES et LES CLERCS
(*Chœur avec le caractère d'une lugubre psalmodie*)
Du siècle qu'il soit séparé,
Qu'il aille dans un prieuré,
Déchu du trône, tonsuré,
Pleurer sa faute irréparable !
Qu'il meure de tous ignoré,
Misérable !

BRUNHILDA et FORTUNATUS
Grâce ! Roi ! Faites grâce !

FRÉDÉGONDE, à *Brunhilda*
Orgueilleuse, à présent te voilà sous ma main !

BRUNHILDA
Monstre au visage humain ! (*Au roi*) Grâce

MÉROWIG, *s'arrachant à son accablement*
Oh ! mon père, avez-vous vraiment voulu cela ?

HILPÉRIC, *avec rigidité*
Pas de grâce au coupable !
Dieu l'a dit !

LE CHŒUR, FORTUNATUS, BRUNHILDA, MÉROWIG
Faites-nous / lui / moi grâce !

PRÉTEXTAT, *s'interposant*
Vous tous que voilà,
Roi, docteurs de l'église romaine,
Ah ! quelle inconcevable haine
Égare votre jugement.
Et vous fait tout à coup fausser votre serment !
Vous venez devant nous, les mains pleines de grâces,
Sous le vêtement des agneaux.
Comme vos dehors, vos discours sont faux ;
Vous n'êtes que des loups rapaces !
Anathème sur toi, roi qui te ris de Dieu !
Anathème sur vous, indignes pasteurs d'âmes,
Anathème sur toi, reine aux desseins infâmes,
Qui sèmes le parjure et le crime en ce lieu !

FRÉDÉGONDE, *avec fureur*
Vieillard, ah ! tu sauras le prix de ton audace !

MÉROWIG ET BRUNHILDA, *avec désespoir*
Prisonniers, séparés, pour toujours !

HILPÉRIC, à *Mérowig*, lui montrant *Brunhilda* avec un sentiment ironique
Tu l'aimais

Dieu console de tout !

MÉROWIG et BRUNHILDA, *d'autres voix avec eux du côté de Prétextat*
Grâce ! Pitié !

HILPÉRIC, puis FRÉDÉGONDE, *dans un cri général*
Jamais !

PRÉTEXTAT
Anathème sur vous !

HILPÉRIC, *se détournant*
Pas de grâce au coupable !

LES ÉVÊQUES
Qu'il aille dans un prieuré,
Qu'il meure de tous ignoré,
Misérable !

FRÉDÉGONDE, *vers Brunhilda*
Orgueilleuse, à présent, te voilà sous ma main !

MÉROWIG et BRUNHILDA
Monstre à visage humain,
Sur toi l'éternel anathème !

MÉROWIG, *au roi*
Songez qu'elle est à moi, que devant Dieu je l'aime !
Ne nous séparez pas !

FRÉDÉGONDE, *au roi*
Souviens-toi de l'affront !
Souviens-toi de l'outrage !

BRUNHILDA, MÉROWIG, FORTUNATUS, PRÉTEXTAT
Grâce ! Pitié !

HILPÉRIC
Jamais !

MÉROWIG et LES AUTRES

Grâce !

FRÉDÉGONDE, *au roi*

Courage !

HILPÉRIC, *avec violence*

Jamais ! jamais !

FRÉDÉGONDE, *trionphante*

Ah ! mes fils régneront !

(Les soldats font un mouvement vers Mérowig.)

MÉROWIG, *avec exaltation*

Marâtre, tu m'as pris mon père !

Tu m'a pris mon amour avec ma liberté !

Triomphe donc !... Je désespère

Et je meurs !

(Il se frappe de son couteau de guerre. Jetant son arme ensanglantée aux pieds de Frédégonde)

TOUS *sauf* MÉROWIG ET HILPÉRIC

Ah !

MÉROWIG

Triomphe en ta cruauté !

(Il tombe mourant. Brunhilda le reçoit dans ses bras. Joie de Frédégonde. Mouvement général.)